

ZEPH

par Raymond MARQUES

Santa Bafouilla di Joconda sous le vent. Le cap Corse sent la pierre chaude. C'est la saison des touristes, croqués aux carrefours des chemins qui tortillonnent et ne savent plus se perdre.

Je lisse mes plumes. Je suis geai. Moi, Zeph. Un beau geai du cap. Pas n'importe quel gagailleur de verger, mais un geai de bonne naissance, huit quartiers de corse et treize d'italien, sans compter un ou deux d'arabe. Mais c'est tellement loin. Je m'arrête aux huit quartiers. C'est plus noble.

Je bombe le jabot et dresse mon aigrette. Elle est fausse, mais on l'ignore. Je passe très vite et ne montre que mon meilleur profil. Je snobe comme je peux. Pas très facile par ici, car tout m'espionne. Mine de rien, le nez en coin sous une casquette, la plume rentrée sous la patte, l'œil couvé sous une paupière brûlée, tout se gabeloule par habitude ou tradition. Je suis coincé comme un Génois.

Je me sens triste. Me faudrait un adulateur perpétuel pour rompre mon ennui. J'ai beau espérer, voleter autour du village, nul ne se décoiffe à mon passage. Ils rigoleraient plutôt, ces macreux des quatre vents ! J'en ai même connu qui me tiraient des coups de fusil.

Je vis au jour le jour. Pourtant, moi qui ai failli enlever Guillaume en 1915, un jour d'assaut ! Je suis allé si loin que je me suis retrouvé en plein quartier général boche, avec les pointes, ou les casques à soupière, je ne sais plus très bien. D'ailleurs quelle importance ! Le Guillaume causait avec ses officiers. J'ai survolé en douce, j'ai failli me poser. C'est comme pour Hitler dans son nid, je ne sais plus où, je m'en moque, tout ce qui n'est pas corse n'a qu'une consonance dérisoire ou ridicule. Hitler, mon bon, je l'enlevais lui aussi si j'avais voulu, mais personne ne m'a aidé. Comment devenir un héros dans de telles conditions ? Je n'ai pas senti les dieux avec moi. Pourtant ils ne manquaient pas. Chaque village avait sa Vierge et chaque régiment sa mascotte.

J'ai failli devenir mascotte, mais j'ai refusé. La planque me hérissait les plumes. Je ne suis pas du genre pétochard à me cagner dans des burlingues ou des planques de bas étage pour fils de colonel. J'ai refusé de venir boire dans tous les quarts de la compagnie et de me faire appeler Zéphirin comme un vulgaire bouc. Surtout avec des zouaves comme j'en ai croisé, j'aurais fatalement viré du croupion.

Je n'ai pas résisté en 40, ni en 44, mais j'ai failli débarquer en Normandie avec les commandos américains. Des trucs en bich qui sonnaient

bien comme des plages à la mode. J'avais pourtant fait une demande, mais j'avais oublié de laisser mon adresse. Un geai di Joconda ! Ils ne m'ont pas cru sincère. Mont-ils pris pour un espion juif ? Pourtant je ne sentais pas le roussi.

J'ai voleté avec courage jusqu'à Marseille après le débarquement. D'un peu j'aurais pu respirer la poudre des dernières cartouches. J'ai croisé beaucoup de cadavres mal ensevelis. Des types fusillés par le tribunal du peuple. J'ai aperçu un congénère trop spirituel, abattu pour avoir imité le pas de l'oie. Le F.T.P. de service depuis juillet 44 en fut bouleversé d'une juste indignation et l'abattit.

Ce n'est pas le courage qui m'a manqué, mais je ne suis pas allé jusqu'au Rhin. J'ai l'impression malgré tout de l'avoir franchi au son d'un tambour qui roulait depuis Valmy. J'ai des connaissances de certif, primaires mais utiles pour en imposer. Berlin, je l'ai vu en rêve, comme je vois l'île d'Elbe. N'en parlons plus. On ne m'a pas aidé, c'est tout. La fatalité. Je suis un geai marqué. Le destin m'a toujours poursuivi. Je devrais avoir une statue sur un pissoir public.

A Marseille, j'ai caqueté pour un bordel itinérant. Il aurait fait le tour des campagnes comme un bibliobus. Abonnements au mois, carte, photos, ristourne pour les grands consommateurs, legs acceptés, la charité par ci, comme à l'église. Avec tout mon respect. Attention, on a de l'honneur et de la religion ici. Ne pas confondre avec le continent qui ne cherche qu'à nous exploiter.

Personne n'a voulu de mon boxon. J'arrivais trop tard, paraît-il. Les meilleures places étaient prises par les résistants provençaux, des genres de mémés. J'ai lissé ma plume avec indifférence pour cacher mon amertume. Je tenais la fortune. Mais la fatalité ! J'ai rebroussé ciel vers Santa Bafouilla. J'ai atterri au milieu des vivats. La population me croyait ministre. Je ne l'ai pas tout de suite détrompée. J'ai paradé, discouru, inauguré une châtaigneraie méritante, ressuscitée pour fait de guerre. Enfin un capitaine en retraite me décora d'une plume de paon.

Je me suis retiré glorieux et satisfait pour quelques jours. Ensuite j'ai décortiqué des glands et des châtaignes. Je me suis résolu à vivre dans la pêtitesse d'une vie de geai. Une routine.

Le bistrot fut mon château, ma fosse de plaintes, mon église de campagne, cette chapelle en dehors des routes pour initiés. J'ai analysé tous les pastis et entrepris une série de tours avec les cartes. Malheureusement, mes partenaires se sont braqués contre mes façons et m'ont interdit de triche. Je ne peux plus jouer dans aucun bistrot de l'île. Il faudrait que j'aille sur la Côte d'Azur ou en Sardaigne, mais j'ai passé l'âge des voyages. Je me contente de réussites secrètes dans les arrière-salles, à côté des feux de sarments et de la cafetière. Je donne beaucoup de conseils aux jeunes. Ils se moquent de moi. Je continue. Ma plume de paon garde son lustre.

Aujourd'hui, je rajeunis. Je caquette comme une mauviette, je claque comme un pigeon, je zuitille comme un merle. Aujourd'hui, j'ai rencontré l'amour de ma vie. Je tourne dans le vent, je sautille sur une patte, je fais le tour des chênes, des romarins et des caveaux de famille

éparpillés entre les cyprès. Aujourd'hui, je me moque des jeunes et je garde mes conseils.

J'ai rencontré derrière la plage, dans l'ombre tendre d'un buis, une pie mignarde, jeunette, jabotine, faut voir, la queue relevée, le vol balancé, la tête polissonne, l'œil d'un rond et le cri velouté. Une rencontre du hasard, car ce buis ne me tentait pas plus qu'un autre, mais je m'y suis posé, las, et que vois-je au bout de mon aile, somnolente à peine, souriante à pointe de bec, avec retenue comme une pie bien élevée, pas une de ces jacasses qui arrivent cul déplumé, gueulardes, froufrouantes, mettent la pagaille dans les nids de nos corbeaux et se font payer deux fois plus cher que nos corneilles. Non, une gentille, je l'ai vu tout de suite, j'ai assez bourlingué pour juger une pie du premier coup d'œil. Que vois-je ? Mais cette jeunette timide qui me coupa l'envol.

Je caquetai doucement pour ne pas l'effrayer. Je me méfie de mon accent, bien qu'il se soit patiné au cours de mes aventures continentales. Elle ébourrifa deux plumes et se trémoussa sur sa branche. Je me suis rapproché. Elle sentait bon ! Oh ! pas le sable chaud, ni la fumée des incendies de maquis, mais une odeur légère, puceline au duvet. J'en faillis perdre la tête.

J'ai raconté ma vie. Pouvais-je faire autrement ? Elle écouta jusqu'au bout sans broncher. J'ai laissé de côté le bordel marseillais. Avec une enfant ! Respectueux, tendre et respectueux je suis avec les jeunes pies.

Elle m'avoua qu'elle était de l'Assistance. Une telle petite sans famille pour me chercher des noises ou scier mes arbres préférés à force de relations, c'est plus qu'une fortune. A nous deux, nous ferons des aiglons. Peut-être commencerons-nous bientôt. Je sens l'air favorable, un air discret qui nous enveloppe sans nous relever la jaquette.

Ce matin, nous avons fait le tour de la plage. Elle m'avoua qu'elle était pauvre. Elle songeait parfois au suicide. Je cherche une solution pour l'aider.

J'ai beau jouer au P.M.U. tous les dimanches, j'ai rarement gagné. Mais le destin ne sera pas toujours contre moi. J'ai décidé de le briser. Je vais enlever la caisse d'un P.M.U. dans un port de l'île. Personne ne s'en étonnera et ma plume de paon éloignera respectueusement les flics, je veux dire les agents de l'ordre, mes compatriotes.

Je monte un gang. J'ai raccolé deux merles contestataires qui refusent les pâtés et un âne je m'en foutiste qui portera la caisse du hold hup. Peu de gens nous remarqueront. Ils croiront à de nouvelles élections. Les merles sont de mon avis. L'âne ne rêve qu'à la place publique et aux w.c. en bordure de mer. Pour un indifférent il me semble bizarre. Mais nous ne pouvons nous passer de lui. J'ai songé à le dénoncer anonymement, après coup, comme responsable de l'affaire. Il finira sa vie en saucisson et j'épouserai ma pie. Le curé nous bénira. Ce sera grandiose. J'espère que les merles émigreront sur le continent, sinon je serai obligé de les abattre pour éviter les chantages.

Je vais être franc : je n'aime pas le banditisme pour l'avoir quelquefois tenté. Nous sommes tous ainsi. J'ai vu des vols de canards sauvages

traverser notre pays sans perdre une plume. Ils volaient très vite et très haut. Mais si nous avions voulu, honnêtement bien sûr, pour la beauté du sport.

Le folklore nous pèse parce qu'il a perdu son mystère. Les bruyères ne fleurissent plus aux mêmes saisons et les pipes sont en nylon. Les vignes ont des reflets de la Mitidja et les merisiers avortent en conserves. Les moineaux eux-mêmes parlent breton ou savoyard, très mal balanais. J'en suis honteux devant des geais étrangers qui viennent enquêter. Je tente de masquer la chose, de biaiser comme dit une tourterelle, cette torchasse de petite vertu, une Niçoise, de les étourdir de souvenirs et d'un passé plus sincère et plus grand. Il me manquait l'enthousiasme. Ils ont compris. Surtout le jour où des galopins en ont estropié deux à coups de carabine. Vous voyez, j'ai dit, vous voyez, rien n'est perdu ! Ils ont malgré tout fiché le camp avant la fin de leur enquête.

Je n'aime pas le banditisme, mais cette pie de Romorantin, en club de mer à Santa Bafouilla. J'ai tout failli dans ma vie, cette fois, par la fesse de la Madone, j'enlève tout. Et ne me parlez pas de morale, je la connais assez pour garder conscience nette. Ne mélangeons pas la politique et les passions, le social de place publique et les cœurs étonnés. Je connais le Code pénal sur la pointe des ergots et le Code civil depuis ma coquille. Si je comparais un jour devant le tribunal, j'embarquerai l'assemblée. Tous cousins.

Je retrouve mon coin poussiéreux, ma plage, la mer qui se douloute sous le vent, les vieux qui poussent une pétanque à bout de bras, les rochers qui renvoient le soleil, les fillettes rondes comme des cochonnets, je retrouve ma paix.

J'ai eu chaud pour le hold hup. Un fiasco où j'ai failli laisser ma plume de paon.

Le port, donc. Nous poussons l'âne chargé de dynamite pour faire sauter les fortifications du bistrot P.M.U. Il se lance, encouragé par les sifflets des merles, par ma claironnade très 1^{er} zouaves. Il gambade, veut se faire remarquer, cette andouille, par une ânesse de panneau publicitaire. Ce campagnard, il l'avait prise pour une vraie, il attendait son braiement de reconnaissance. Il fallut l'exhorter, le supplier. Un agent commençait à se poser des questions et se préparait à remuer.

Notre âne fonce dans la porte, renverse un rapatrié d'Indochine qui manqua de dégainer, pénètre dans la salle, nous en vol plané, lance sa dynamite sur le patron, le déconcerte d'une ruade dans l'estomac, saisit la fortune avec ses dents et cabriole vers la sortie tandis que nous jetons la confusion en chantant la Marseillaise dans un mouvement de ballet très Coppélia. Quelques bouteilles tombent toutes seules, le patron essaie de se débarrasser de l'explosif qui lui pète entre les mains et le colle contre la grande glace, chauve-souris, Jésus-chat-huant qui montre sa rate à ses aïeux.

Dans la rue, le seul mouvement de l'agent fut de sourire à notre passage.

L'âne, son magot toujours aux dents, galopa vers les bateaux. Nous tentâmes de le diriger vers les faubourgs, mais il s'entêta. Mes w.c., braillait-il. Une passante se précipita dans une latrine en récitant son chapelet. Elle connaissait l'âne de Samosate. Devant la porte close, le nôtre sauta la rembarde et s'écroula sur les quais. Deux cordons de CRS en embuscade le ligotèrent. Ils récupérèrent la caisse et la rapportèrent au propriétaire. Perchés dans un arbre de la place, nous regardâmes passer le cortège. L'âne assommé et traîné par la queue laissait des traces de sang.

Les deux merles s'envolèrent pour Calenzana. Je retournai à Santa Bafouilla, pauvre et honteux, mais couinant d'amour. Hélas ! malheur aux touristes de l'Assistance, aux oiselles sans vertu ou sans mémoire, ma pie était partie pour le continent.

Je suis dans le buis de notre rencontre, un peu plus voûté, la huppe dégringolante, le bleu fané de mes ailes, l'œil ovale et la fiente constipée.

J'attends un coup de fusil qui me délivrera. Me jeter au milieu d'une vendetta et mourir éparpillé sous les plombs. Mais les règlements se font rares. Il faudrait m'inscrire à l'avance et je n'ai pas le courage de chercher.

Gagner Romorantin et me venger ? Ah ! si je voulais. La galine, me faire ça, moi qui ai failli enlever Guillaume !

Le sommeil me gagne. Ma sieste, et puis j'irai ravager un verger de pied noir. Et que je ne rencontre surtout pas une alouette !

A bas le tourisme !

R. M.

Cette revue vit et progresse grâce

à ses abonnés, à ses amis et aux souscripteurs
